

Le temps est venu

Le temps. Inarrêtable et manipulateur.

La vie. Limitée et éphémère.

La mort. Inexorable, omniprésente, calculatrice.

Ces pensées ne la quittaient plus. Plus depuis que le monde avait changé, ou plutôt, plus depuis que nous, les humains, l'avions changé. L'existence de l'espèce humaine à proprement parler n'était que très récente à l'échelle des 4,5 milliards d'années de la Terre et du Système Solaire. Quant à l'Univers, nous n'étions et nous ne resterions qu'un minuscule grain de poussière, une infime petite forme de vie perdue dans son immensité, à la dérive dans l'espace. Et pourtant, cela ne nous avait pas empêchés de détruire notre planète. Il paraît qu'il y a quelques années encore, du temps où ses parents étaient jeunes, on l'appelait encore la « planète bleue ». Elle avait toujours trouvé ce surnom poétique, bien qu'irréaliste au vu de ce qu'était la Terre maintenant. Il y a plusieurs années, elle avait eu la chance de pouvoir poser les yeux sur quelques vieilles photos prises depuis l'ancienne Station Spatiale Internationale qui avaient pu être conservées, et elle se rappelait en être restée sans voix. Aujourd'hui encore, quand elle y repensait, des larmes embuaient ses yeux fatigués.

Un aboiement me reconnecte soudain à la réalité. Mon stylo se fige, sa pointe suspendue à quelques millimètres du papier. L'écorce irrégulière qui s'enfonce dans mon dos, l'odeur des arbres, le doux bruissement des feuilles bercées par un vent tiède. Écrire me fait toujours perdre la notion du temps. On me décrit souvent comme une fille rêveuse, contemplative, et il est vrai que je peux rester des heures seule à écrire ou à admirer la beauté de la nature. Écrire est pour moi un exutoire, et ces derniers temps j'avais noirci beaucoup de pages. Je suis contrariée. Fatiguée. Décue par ce monde qui s'autodétruit, par cette humanité déshumanisée. Quel gâchis ! Ce monde ne tourne vraiment pas rond et je suis chaque jour un peu plus révoltée.

Je pousse un profond soupir en étirant mes bras ankylosés au-dessus de ma tête. Dans le ciel, les quelques nuages sont immobiles, paisibles. Le soleil a déjà commencé à amorcer sa descente, et ses rayons chauds viennent taper mon bras, qui rougit déjà légèrement. Mon regard se détache de ma peau et mon stylo se remet à courir frénétiquement sur le papier.

Maddox était déjà réveillée depuis plusieurs heures. Cela lui arrivait très souvent ces derniers temps. Chaque soir, quand elle s'étendait enfin dans son lit, ses yeux se fermaient presque instantanément. Pourtant, son sommeil était très agité. Elle ne cessait de se retourner encore et encore, à tel point qu'il lui arrivait souvent de se cogner la tête contre le mur situé le long de son lit. Elle se réveillait quasiment tous les matins en sueur, les yeux creusés, avec l'impression d'être encore plus épuisée que la veille. Son visage était devenu beaucoup plus pâle qu'avant, ce qui aurait pu paraître étonnant quand on voyait le soleil de plomb qui inondait en permanence l'extérieur de sa lumière brûlante et impitoyable. C'était paradoxalement ce qui causait sa pâleur : la chaleur était devenue si écrasante que la plupart des gens évitaient de sortir la journée, préférant attendre qu'il fasse moins chaud avant de s'aventurer dehors. L'école, le travail, les magasins... tout s'était peu à peu transformé, et continuait d'évoluer pour que l'on puisse sortir le moins possible, et rester un maximum de temps

dans des endroits frais et respirables. Mais cela n'avait pas toujours été comme ça. Jusqu'à il y a quelques années encore, tout le monde devait continuer à vaquer à ses occupations, vêtus d'amples vêtements en toile recouvrant la quasi totalité du corps, des lunettes de soleil sur le nez, un couvre-chef plus ou moins large sur le crâne et de la crème solaire d'indice de protection maximal sur tout le reste. Il est vrai que la mode avait beaucoup évolué ces dernières années. Adieu les shorts, jupes et robes laissant apparaître les jambes. Fini les débardeurs et autres t-shirts découvrant les bras. Tous ces vêtements autrefois prisés avaient aujourd'hui quasiment disparu pour laisser place aux coupes plus longues et légères, qui évitaient à la fois d'affreux coups de soleil et une perte d'eau trop importante par la transpiration. Le monde de la haute couture avait essayé de lutter contre cette uniformisation de l'habillement, mais ils avaient fini par se rendre à l'évidence : l'âge d'or de la mode était terminé. C'est ainsi que de nombreuses maisons de couture ont été contraintes de fermer leurs portes ou de se reconvertir pour s'atteler à la production de ces nouveaux vêtements, redoublant d'ingéniosité pour créer les tissus les plus légers et agréables possibles. Malheureusement, la chaleur était devenue trop accablante, et l'air trop impur pour que l'on puisse continuer à respirer dehors sans conséquences. Les vices des humains avaient vicié l'air...

Je lève les yeux, un sourire sarcastique sur les lèvres. Après avoir écrit cette dernière phrase sur l'air vicié, je m'étais attelée à griffonner une planète Terre ayant l'air mal en point, semblant soupirer de désespoir, avec la légende « Une Terre à bout de souffle, un futur qui s'essouffle ». Je suis loin d'être une artiste mais mes maigres talents suffisent à donner naissance à de petits dessins percutants. Plongée la tête dans mon carnet depuis un moment déjà, je constate que le soleil a inlassablement poursuivi son déclin. Le ciel se teinte déjà de chaudes nuances de rose et d'orange, et les rayons du soleil couchant transforment les nuages en un tableau magnifique. Je contemple ce spectacle quelques instants avant de me rappeler qu'il faut que je rentre avant la nuit. Je rassemble mes affaires, enfourche mon vélo et pédale énergiquement jusqu'à chez moi.

Les jours passent. Je continue à écrire, et Maddox, la jeune héroïne de mon histoire, ne quitte plus mes pensées. Je passe désormais plus de temps perdue dans mes réflexions, les sourcils froncés. Je suis chaque jour les informations à la télévision ou sur internet. Tempêtes, inondations, record de chaleur contre fortune record pour certains individus. « L'Australie en proie aux flammes », « La déforestation s'accélère en Amazonie », « Pics de pollution atmosphérique records », « Un nouveau virus inquiète les autorités ». Les gros titres dansent devant mes yeux, tourbillonnent dans mon esprit et me font tourner la tête. Je me sens mal. Prendre réellement conscience de ce que nous autres, humains, sommes en train de faire à « notre » planète... « la » planète serait en réalité bien plus juste, puisqu'elle ne nous appartient pas. Nous ne sommes que de simples locataires occupant la Terre pendant quelques dizaines d'années, une centaine tout au plus, avant de céder le bail à de futurs occupants. Nous partageons ces espaces avec une multitude d'espèces animales et végétales étonnantes et complexes, avec qui l'harmonie devrait primer sur le profit.

J'ai mal à la tête. Le reportage que je viens de voir sur l'élevage intensif me fend le cœur. J'en ai la nausée. J'éteins mon ordinateur et je ferme les yeux quelques instants en prenant de grandes inspirations. Je récupère mon stylo et mon carnet dans mon sac. Je lance ma playlist et passe quelques instants à écrire tous les mots qui me passent par la tête et à gribouiller sur une page vierge. Dans mes oreilles retentit la chanson *Beds Are Burning* du groupe Midnight Oil.

*« How can we dance
When our earth is turning
How do we sleep
While our beds are burning »*

La véracité de ces paroles me heurte à cet instant plus que jamais. C'est vrai. Comment osent-ils ? Comment osons-nous ? Nous n'avons pas les excuses des gens du passé, qui ne savaient pas. Aujourd'hui et depuis quelques dizaines d'années déjà, les scientifiques alertent tant bien que mal sur les dommages que l'activité humaine risque de causer si elle n'évolue pas. Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes au courant de la gravité de la situation. Nous sommes au courant et pourtant nous ne faisons rien, continuant de nous voiler la face. Nous avançons comme si de rien n'était, tels des funambules sur un fil criblé de morceaux de verre acérés, les évitant dans notre progression jusqu'à ce que nous ne puissions plus faire autrement que de tomber. Des consciences s'éveillent bien sûr. Des mouvements se créent, quelques actions sont menées, mais trop peu. Le temps, l'égoïsme et la cupidité jouent contre nous. Chaque pas en avant semble s'effacer, que ce soit face aux actions désespérantes de certains décideurs politiques ou industriels, ou à l'inaction de certains autres.

Comment avaient-ils pu ? Comment avaient-ils pu ruiner ce précieux écrin de verdure, ce paradis unique accueillant tant d'espèces animales et végétales... Comment ? Ses larmes de tristesse se transformèrent en larmes de rage. La colère gronda en elle comme le tonnerre à l'approche d'un orage, faisant trembler ses mains moites et tambouriner ses tempes. Cette vie, Maddox n'en voulait plus.

Je replace rageusement la mèche de cheveux que je malmenais derrière mon oreille. Mes tempes tambourinent presque douloureusement. Ma poitrine est serrée, comme prise dans un étau... J'ai besoin d'air. Je ferme brutalement mon carnet, attrape mon plaid et sors dehors. L'air est humide, mais la température est anormalement douce pour une nuit de février. Mes pieds nus frôlent l'herbe mouillée à chaque pas tandis que je marche en direction du muret, sur lequel je m'assois. Je respire profondément et lève la tête. Le ciel est dégagé et la faible pollution lumineuse révèle toute sa beauté, ce qui m'apaise presque immédiatement. La Grande Ours, Orion, Cassiopée, je m'applique à reconnaître le plus de constellations possible. Ces milliards de galaxies et d'étoiles dont la lumière file à travers l'espace pour nous parvenir. Certaines ont déjà disparu mais sont tellement lointaines que cette information mettra un temps incommensurable à atteindre la Terre. Être face à cette immensité vertigineuse m'aide en temps normal à relativiser mes problèmes et autres tracasseries quotidiens. Après tout, nous n'étions qu'une infime poussière dans l'Univers, ridiculement petite et noyée dans la masse de toutes ces autres galaxies, étoiles, planètes. Pourtant ce soir, laisser voguer mon regard sur la voûte céleste ne me fait que réaliser plus encore la fragilité de notre monde et la nécessité de ne pas le laisser mourir.

Mes pensées dérivent vers Maddox... elle qui ne pourra très probablement jamais admirer un ciel étoilé, ni même simplement un ciel dégagé à cause de toute cette pollution. Là, assise dans la nuit, je réalise que Maddox incarne en fait ma potentielle future descendance, ainsi que celle de tous ceux de

ma génération. Tandis que j'accuse les générations précédentes de ne pas avoir agi, les générations futures remettront la faute sur chacun d'entre nous. À juste titre, puisque les mêmes schémas se reproduisent sans cesse. Les puissants ne pensent qu'à leur profit personnel. Ils sont au courant des enjeux actuels mais se sentent moins concernés par l'avenir des générations futures que par l'argent amassé sur leur compte en banque ou les résultats immédiats. Ce sont eux qui ont le pouvoir de décider de comment tout cela va finir, et même si le sujet du changement climatique revient de plus en plus souvent dans les débats, aucune décision fondamentale n'est réellement prise malgré les cris d'alarmes poussés par de nombreux scientifiques et militants. Sans doute pensent-ils qu'ils peuvent se permettre de léguer cette tâche difficile à leurs successeurs, qui s'en occuperont en temps voulu. En dehors de ces décisionnaires se trouve le commun des mortels, dont je fais partie. Il y a des gens comme moi, qui sont sur la voie de la révolte vis à vis de la situation actuelle, mais beaucoup n'atteignent pas ce stade, adeptes du « pourquoi je changerais mes habitudes, renoncerais à mes voyages alors que d'autres ne le font pas ? ». Un sourire amer se dessine sur mon visage. En effet, alors que la situation devient de plus en plus critique, autant continuer sur la même lancée et rester dans sa bulle jusqu'à ce qu'elle devienne irréversible, condamnant ainsi l'avenir de l'humanité. Ce système n'est absolument pas viable et pourtant, rien ne change. Des relations humaines aux objets du quotidien, on préfère jeter et remplacer plutôt que réparer. On consomme trop, on produit trop. Des aliments aux smartphones, des vêtements aux voyages. Voitures, avions, paquebots. La Terre étouffe, et nous aussi par la même occasion. L'expression « se tirer une balle dans le pied » ne m'a jamais parue aussi juste.

Le hululement d'une chouette me fait sursauter. Je me rends compte que je frissonne, ma couverture n'ayant pas suffi à empêcher l'humidité de s'imprégner dans mes vêtements. Je me dirige vers la maison et prends soin de débarrasser mes pieds de la terre qui les avait souillés. Je me sens toujours assez mal, mais prendre l'air a eu le mérite de me calmer un peu. Je relance la musique et m'emmitoufle dans ma couette, sur mon lit.

*« The time has come
To say fair's fair
To pay the rent
Now to pay our share »*

C'est inévitable, nous allons devoir payer. À moins de prendre des mesures radicales et de changer véritablement de trajectoire, le monde tel qu'on le connaît court à sa perte. Chaque jour d'inaction nous rapproche un peu plus du point de non-retour. Alors que beaucoup pensaient que les conséquences du mode de vie que l'humanité a adopté ne se feraient sentir que bien plus tard, c'est en réalité eux, moi, vous... nous qui commençons à en ressentir les conséquences, alors qu'en sera-t-il pour ceux qui nous remplaceront ? Que leur restera-t-il ? Une Terre désertique ? Un air irrespirable ? Des terres submergées, des réfugiés climatiques par millions ? Des centaines de milliers d'espèces éteintes ? Un monde condamné.

À mesure que le temps passe, l'échéance se rapproche, et de plus en plus vite. 2100, 2050, 2030... aujourd'hui. Chaque année écoulée rend toute action plus difficile et tout futur plus incertain. Mais ce qui nous attend si nous n'agissons pas maintenant est clair et inéluctable. Pouvez-vous continuer à vivre dans le déni ? À sacrifier tant de vies, actuelles et futures en en étant pleinement conscient ? Pas moi.

Le temps est venu.